

**La première publication
de la « Recherche d'une première vérité »**

Jules Lequier est mort en 1862. Renouvier publia en 1865 la partie de son œuvre contenant principalement le manuscrit intitulé « *La Recherche d'une première vérité* », qui devint le titre de l'ouvrage, suivi des *Dialogues du Prédestiné et du Réprouvé* et d'*Abel et Abel*, considérés comme les illustrations des idées exposées dans la *Recherche*, où, comme le disait Lequier, des « indications ». L'ouvrage ne fut publié par Renouvier qu'à 120 exemplaires non mis dans le commerce¹.

Entre temps, les autres amis de Lequier, consultés par Renouvier, avaient discuté de l'opportunité de cette publication. Et c'est grâce à M. Pyguilhem, qui nous a communiqué la copie des lettres échangées, que l'on peut aujourd'hui se rendre compte qu'il s'en est fallu de peu que, pour toutes sortes de raisons, rien n'ait été publié. — Le notaire Viénot disait « n'avoir pas pu retrouver un cahier qu'il avait eu plusieurs fois entre les mains et qui était une des dernières copies des Abels » par conséquent la publication eût été prématurée ou trop incomplète. Mais Le Gal La Salle, lui, écrivait à Renouvier (le 9 juillet 1862) : « Je suis profondément convaincu que Lequier n'avait écrit de son ouvrage que ce que l'on a trouvé. »

C'était d'ailleurs une simple présomption, puisque Lequier était brouillé avec Le Gal La Salle depuis que celui-ci avait cru à un accès réel de folie de son ami, Lequier prétendant n'avoir jamais perdu sa lucidité.

Sainte-Claire Deville, lui, un ancien camarade de Polytechnique dont sortaient également Renouvier et Lequier, commence par appuyer le projet de Renouvier :

Quant au projet de publication des manuscrits de notre pauvre ami Lequier, je viens de relire ton exposé pour la seconde fois, et je reste toujours frappé de deux choses : d'abord de la véritable richesse que présentent ces manuscrits, que je croyais plus en forme et en grande partie détruits ; puis de la manière si charmante et si pieuse que tu as trouvée de les réunir et de les mettre en lumière. J'approuve donc absolument et sans réserve ta pensée et toute ta pensée (21 septembre 1864).

Mais l'opposition vint d'un autre ami, Michelot, qui écrivit le 22 octobre de la même année à Renouvier :

Tu sais que ma première pensée était de publier seulement quant à présent du moins (avec une courte notice ayant pour objet principal de rectifier le

1. Réédité par L. DUGAS (chez Colin). Les Œuvres complètes de Jules LEQUIER ont été publiées par J. GRENIER (à la Baconnière).

malheureux rapport du Prince de Broglie¹, les Abels avec les Prologues, l'Épilogue et les Litanies). C'était d'ailleurs l'idée de Lequier, qui voulait habituer le public à ses idées en lui livrant cet épisode, puis je crois un second avant son grand ouvrage. Si nous joignons à cet ouvrage achevé et plus accessible des fragments incomplets et parfois obscurs (si ce n'est pour des adeptes initiés comme toi à la métaphysique de l'auteur) ne risquons-nous pas d'amoinrir le succès de notre œuvre?

Et voici maintenant le brouillon de la lettre que Renouvier adressa en réponse et qui éclairait parfaitement la situation :

Montpellier, le 30 octobre 1864.

Mon cher Michelot

... Cette lettre² m'a bien surpris, car je croyais tout convenu entre nous, et tout l'était, je le crois encore. Permetts que je te rappelle les faits. Souviens-toi que lors de la première communication que je te fis, c'était chez moi, de mon projet d'imprimer et de distribuer les ouvrages et des fragments d'ouvrages de notre pauvre ami, à mes frais, à un nombre d'exemplaires juste suffisant et sans mise en vente, tu me fis deux objections : l'une sur la manière dont il convenait de rectifier les tristes erreurs de M. de Broglie à l'Académie Française ; l'autre sur le danger qu'il pouvait y avoir à mettre en lumière des fragments que tu croyais trop incomplets pour rendre la pensée de l'auteur sans équivoque possible. Je tâchais de te rassurer à l'égard de ce dernier scrupule : ce que je pouvais faire avec autorité vis à vis de toi, ayant bien étudié les manuscrits et partageant pleinement la conviction de Lequier, que dis-je? étant son disciple ardent et reconnaissant, touchant le point même où tes craintes portaient où tu croyais que je ne lui fisse dire le contraire de la pensée de toute sa vie. Quant à la première difficulté, celle qui concerne le rapport des prix Monthyon, je ne partageais pas alors entièrement ta manière de voir, mais je ne m'en éloignais pas non plus gravement, et il était naturel que l'examen définitif en fut remis entre nous au moment où je devais vous soumettre à Charles Deville et à toi un projet de notice à mettre en tête de l'ouvrage.

Tu me demandas huit jours pour me donner ton sentiment définitif sur mon projet en lui-même ; il était urgent de prendre un parti, à cause du coup fatal sous lequel la mémoire de notre ami était et reste encore abattue.

Douze ou quinze jours écoulés, je te vis chez toi et te demandai réponse. Tu ne revins pas sur la question des fragments supposés équivoques ; nous parlâmes encore de la rectification de faits à établir dans la *Notice* et nous fûmes à peu près d'accord sur la manière dont il convenait de s'y prendre. Bref, tu conclus en me donnant ton plein assentiment sous la seule condition que je communiquerais d'abord le projet à C. Deville, ainsi qu'il était convenable de le faire aussi bien qu'à toi. Et nous causâmes alors d'autre chose.

J'écrivis aussitôt à C. Deville, car je n'avais pas eu le bonheur de le trouver

1. Ce rapport contenait toutes sortes d'inexactitudes que rectifia, en effet, RENOUVIER dans sa *Préface*.

2. Une lettre de Michelot en date du 22 octobre 1864.

à Paris auparavant, lorsque je voulais avoir son avis comme le tien. Je lui exposai l'état des choses et de mes vues tout au long. C. Deville répondit par une approbation sans réserve sur le fond, se bornant à exprimer à son tour sur la question de Rapport un scrupule dont je suis disposé à tenir grand compte, puis à me prier bien amicalement de l'admettre en participation à mes frais dans une certaine mesure.

Dès lors je me trouvai le maître sans manquer à aucun devoir de faire connaître par la voie de l'impression et de la distribution, I) aux amis de Lequier II) à quelques personnes compétentes, ou que la marche de la philosophie intéresse, des manuscrits de génie, que je regarde comme formant, même et surtout dans leurs parties les moins complétées, l'œuvre la plus importante de la pensée en France depuis Descartes et Pascal. Remarque bien que ni C. Deville ni toi, depuis que nous avons les manuscrits en main, n'avez témoigné l'intention d'entreprendre le travail d'éditeur qu'ils exigeaient. cela me revenait nécessairement.

Avant de recevoir la lettre où tu me témoignes d'autres dispositions, j'avais non seulement achevé ce travail, tu le savais, mais j'ai conformément à la situation que je viens d'exposer, traité avec un imprimeur, donné la copie, acheté et livré le papier pour le tirage ; quatre feuilles ont été tirées en effet, quatre autres composées, d'autres sont en train, l'impression poursuit activement son cours. Nous aurons dans quelques mois un magnifique volume dont 60 ex. vous seront offerts à Deville et à toi, 60 étant réservés pour ma distribution personnelle. Ils seront numérotés. Il est trop tard pour reculer et pour prendre d'autres mesures.

Mais tu as peut-être oublié un moment qu'il ne s'agissait pas d'une publicité proprement dite et d'une mise en vente. Cette seule réflexion doit faire tomber toutes tes appréhensions, car enfin, tu ne me soupçonnes pas apparemment d'altérer ou de mutiler les textes de notre ami, et d'ailleurs les manuscrits originaux sont là ; et d'un autre côté tu ne saurais croire sérieusement qu'il y ait un danger quelconque à faire connaître à des personnes choisies l'œuvre telle quelle laissée par un profond penseur et un grand écrivain. Il y a selon moi une haute utilité publique à ce qu'un tel effort personnel soit connu ne fut ce que comme effort.

Enfin crois bien, mon cher Michelot, que quand tu verras ce qui s'imprime et que tu verras tout ensemble, tu seras bien étonné d'avoir pu penser qu'une autre doctrine que celle du libre arbitre pût s'exhaler des pages assemblées de celui que tu as tant et si intimement connu

RENOUVIER

P. S. : Il faut que tu n'aies lu que légèrement le dialogue du Prédestiné et du Réprouvé. La doctrine scolastique de l'accord du libre arbitre avec la certitude infailible des futurs contingents tels qu'ils seront, y est l'objet d'une ironie continuelle et terrible et réfutée sous toutes les formes qu'elle prend successivement dans la bouche du Prédestiné : Ensuite le dialogue de Probus et de Caliste et du Maître qui existe tout entier dans la doctrine expose le vrai sentiment de l'auteur touchant l'accord de la prescience bien entendu avec le libre arbitre réel. Où la doctrine de la nécessité est un moment soutenue, comme thèse passagère de l'esprit avec des accents d'une force extraordinaire,

c'est dans une partie du *problème de la science*. Mais ensuite le philosophe prend son parti et forme sa croyance dans la thèse inverse, de manière à ne laisser prise au moindre doute sur sa conclusion et sa méthode.

Cette lettre, si juste de ton et si explicite, ne désarma pas Michelot, qui répondit (le 5 novembre 1864) :

Je crois que le plus court moyen et le plus favorable à la mémoire de Laquier eût été de publier d'abord les Abels (avec la notice) comme c'était d'ailleurs son intention.

Et Sainte-Claire Deville, le 16 novembre 1864, se rangeait à l'avis de Michelot :

Parmi les autres manuscrits, il y en avait qui, à cause de l'état incomplet de l'ouvrage auquel ils appartiennent, ne devaient à son¹ avis, être livrés au public qu'après un très sérieux examen parce qu'ils pourraient, à des yeux prévenus ou négligents, donner une idée fautive de l'état de l'âme et des convictions religieuses de notre ami, qui, lorsque j'ai eu le bonheur de le voir pour la dernière fois, m'assura à plusieurs reprises, que non seulement il n'éprouvait aucun doute sur sa foi, mais qu'il remplissait toutes les prescriptions pratiques du catholicisme.

Pourquoi ces scrupules, pourquoi cette opposition qui se couvre du prétexte que certains fragments sont obscurs ou qu'ils donnent une fautive idée de l'état d'esprit de l'auteur? C'est tout simplement que le *Dialogue du Prédestiné et du Réprouvé* inquiétait Michelot et Sainte-Claire Deville. Ils en avaient compris les premières pages : deux moines, l'un vertueux, l'autre perdu de vices, font chacun un songe, le premier qu'il est damné de toute éternité, le second que de toute éternité il est sauvé ; le lendemain matin, ils se racontent mutuellement leur rêve. Le vertueux damné se scandalise ; le vicieux sauvé lui explique que tout est bien ainsi, et se sert dans ce but des arguments de l'École.

Un catholique orthodoxe avait de quoi être choqué de cette manière d'exposer les dogmes de la prescience et de la prédestination ; il est probable que les soixante exemplaires expédiés à Michelot et Deville furent aussitôt livrés au feu. Même sentiment et même réaction chez l'abbé Robert, membre de la « Société d'émulation des Côtes-du-Nord », lorsqu'il fut consulté par celle-ci à la demande de son président, ami de la mémoire de Lequier, sur l'opportunité de la publication de l'œuvre de celui-ci et qu'il conclut catégoriquement et en termes injurieux par la négative. C'est que ni les uns ni les autres n'avaient lu la suite du *Dialogue* ni compris la pensée de Lequier. Tant il est vrai qu'il y a profit pour ceux qui décident de la publication ou de la non-publication d'une œuvre à avoir l'intelligence de la question traitée.

Jean GRENIER.

1. L'avis de Michelot.
